

L E T T R E
A M R. , D U M O U R I E R ,

M A R É C H A L D E S C A M P S E T A R M É E S

D U R O I D E F R A N C E ,

E N

R É P O N S E A U M É M O I R E

D U G É N É R A L D U M O U R I E R .



1 7 9 4 .



MONSIEUR,

Vous êtes déjà jugé dans toute l'Europe par les amis de l'ordre, les fidèles Chrétiens, les bons Catholiques; par tous les ennemis des Révolutions, c'est à dire par les vrais Philosophes, qui dans tous les pays quelconques détestent les destructeurs des bases de tous les Gouvernemens quelconques, et ne désirent que les corrections des abus de chaque Administration; par les émigrés enfin de toutes les classes, soit Nobles, soit Rôturiers, qui aiment de tout leur coeur le Peuple, de toute leur ame la Religion, et de toutes leurs forces les Loix, à l'ombre desquelles leurs Ancêtres communs ont vecû glorieusement, tranquillement, utilement et vraiment librement depuis 1400 ans.

Tous ces jugemens étoient bien loin de vous être favorables, et vous avés la maladresse, avec toute votre politique, de les confirmer vous même par votre Mémoire,

Au lieu d'avoir appelé à tous ces juges naturels, comme un brave Macédonien appella de Philippe à Philippe mieux consulté; au lieu d'avoir fait un Mémoire justificatif, et d'avoir essayé de vous jeter aux pieds des Princes vraiment françois, vraiment amis du Roi et de la Royauté, qui, *peut être*, en vous voyant abjurer vos erreurs, vous auroient reçu dans leurs bras, en faveur de la haine, *quoique tardive*, que vous avés montrée à vos anciens confrères les Jacobins, et de la douleur que vous disiez avoir du massacre du Roi; au lieu de profiter enfin de vos talens, des circonstances et de votre fuite de France, vous vous condamnés vous même, par le Mémoire que votre orgueil, votre entêtement, votre amour enraciné et incorrigible de la Révolution vous ont dicté, de façon, que même, sans être François, tout Cosmopolite honnête et instruit est dans le cas de vous dire avec raison, après avoir lû votre Mémoire : Ex ore tuo te judica. — — vade retro. — — Oui sans doute, c'est vous même, qui avés prononcé votre

jugement; il suffit de parcourir rapidement quelques phrases de votre Mémoire.

D'abord le titre présente à lui seul l'idée d'un factieux, d'un novateur. Quelle est cette affectation de vouloir éviter l'usage français ? On ne voit imprimé dans aucune Bibliothèque: Mémoires du *Général* Turenne &c. &c. &c. Je fais bien, qu'à tous égards vous êtes bien loin de lui ressembler, surtout pour la Loyauté, le moral en général, et en particulier l'attachement à la Royauté ; Vous avez donc rougi de prendre le titre de Maréchal des Camps et Armées du Roi, dont le sceptre français, que vous n'avez jamais cessé de vouloir détruire depuis 1789, vous avoit honoré avant la Révolution ; vous avez donc préféré le titre Républicain, que les factieux donnent à ceux qu'ils employent dans leurs troupes, tantôt souveraines et tantôt guilloténées.

Ce titre de votre ouvrage doit donc avertir le Lecteur d'avance de votre amour enraciné pour les novations, choses si dan-

gereuses dans un état quelconque , même sur les plus petits objets.

Ouvrons ensuite votre Préface — vous dites, page 3. en parlant de vous, avec respect, par la troisième personne : „ *Il ren-*
 „ *contre partout des émigrés, aussi déraison-*
 „ *nables dans leurs désirs, et tout aussi achar-*
 „ *nés contre lui, que les féroces Jacobins.* „

A cet égard, il est assez naturel que ceux, contre qui vous avez été *acharné* depuis 1789. jusqu'à votre bannissement volontaire où nécessité, et que vous auriez voulu prendre tous d'un seul coup de filet, pour les faire guillotiner, soient *acharnés* contre vous. Mais ce qui n'est pas juste ni vrai, c'est que vous vous vantiez de les avoir rencontrés ; car je crois, que si au lieu de les avoir prudemment évités, comme vous avez fait, vous les eussiez rencontrés, vous n'auriez pas eu le tems de faire le superbe *Mémoire du Général Dumourier.*

Quant à la qualité de *déraisonnables dans leurs désirs*, que vous donnez aux émigrés,

voyons donc si elle est juste. Ils défirent tous de rétablir la Monarchie telle qu'elle étoit depuis 1400 ans, ils respectent et aiment le régime antique, ils en conviennent; mais avec la correction des abus, notamment dans la recette et dans la dépense, ainsi que dans la distribution des graces, et des lettres de cachet. D'un autre coté, ils tiennent beaucoup à la conservation des trois ordres, qui ont toujours composé la Monarchie depuis Philippe le bel — *le Clergé, la Noblesse, et le tiers Etat*; car, quoique sous la Ire et seconde race, le tiers Etat ne fut point admis dans aucune assemblée de la Nation, les émigrés aiment trop le peuple, pour ne pas vouloir fraterniser avec lui, ils le regardent au contraire, comme formant un 3^{me} ordre, égal à *chacun* des deux autres vraiment antiques. Ils veulent enfin un Roi très chrétien, comme les 66, qui les ont gouvernés depuis Clovis; ils veulent une Religion vraiment catholique, et dominante, parceque leurs ancêtres, depuis le même Clovis, s'en sont bien trouvés — Et vous? vous voulés précisément le contraire de tout ce qu'ils

désirent; car la constitution de 1789. que vous avés tant juré de maintenir, comme les autres factieux, même avant qu'elle n'existât, celle de 1792. pour la quelle vous avés porté et voudriés encore porter les armes, veulent l'opposé de ce que les émigrés désirent. — De quel côté est la raison? & vous osés ajouter, page 17. *» Il est un juste milieu, que la partie saine *) de la Nation fran-*

*) Soyés bien convaincu, que la saine partie de la Nation, que vous n'avez jamais consultée, et qui auroit rougi de conférer avec un factieux tel que vous, voudroit tout le contraire de ce que vous desirés, et de ce que votre chère constitution a ordonné, si elle étoit consultée et qu'elle put émettre son vœu librement — A cet égard lisés les cahiers anciens de tous les baillages — voila peutêtre la seule époque depuis le commencement de 1789. où la Nation ait annoncé sa volonté, et vous remarqués que la constitution de 1791. est diamétralement opposée dans toutes les points possibles au vœu général de la Nation, à ce vœu unanime, et par con-

„çaïse désire, qui peut seule faire son bonheur,
 „et qui assureroit la tranquillité de l'Europe,
 „c'est que la France devienne constitutionnelle.“
 Croyés vous, pouvés vous croire de bonne
 foi, que, si la France étoit constitutionnelle,
 vos confrères, les propagandistes ne trouble-
 roient pas toute l'Europe pour lui donner
 une égale constitution, et bouleverser par là,

sequent si respectable, que vous et vos
 confrères, les révolutionnaires constitu-
 tionnels de 1789. 1790. et 1791. avés
 osé mépriser, et ensuite détruire. Au
 surplus, n'avés vous pas vous même
 en 1792. et au commencement de 1793.
 cherché de tout votre pouvoir à détruire
 cette constitution, que vous prônés tant
 en 1794? Votre déclaration de guerre
 à l'Empéreur, votre haine (à cette épo-
 que) contre la Fayette, que vous avés
 supplanté alors, et qui vouloit, lui, la
 maintenir, enfin votre amour pour Bris-
 sot, et son partie, qui traitoit cette con-
 stitution d'extravagante, tout vous don-
 ne un démenti. Soyés donc dorénavant
 plus consequent, si vous ne voulés pas
 être plus circonspect.

toutes les bases de tous les gouvernemens quelconques? — — Que chaque Cosmopolite honnête juge entre vous et moi, j'y consens. D'ailleurs, sans trop anticiper, j'ouvre la page 13. de votre premier volume, j'y vois que votre irrégion, dont nous ne doutions pas, vous a fait comparer la propagande jacobine avec la propagande catholique, instituée pour propager la foi chrétienne et catholique. Vous dites, ce sont vos propres termes, „ *la propagande* „ *Jacobine n'est pas plus juste que celle de* „ *l'église romaine.* “

Otons l'objet de comparaison, et je conviendrai avec vous, que la propagande jacobine est très injuste; j'ajouterai même, qu'elle s'est permis, se permet tous les jours, et se permettra toujours; tant qu'elle ne sera pas détruite dans sa racine, de propager le meurtre, le pillage, les régicide, l'athéisme, la licence effrénée, enfin le desordre général, et que très certainement, tant que la Monarchie ne sera pas rétablie dans tous ses principes divins, la Noblesse dans tout

son éclat, la Magistrature dans toute son autorité, cette même propagande, (par intérêt et par politique) ne laisseroit pas en paix tous les sujets de toutes les puissances voisines, quand même les puissances coalisées auroient la foiblesse de faire la paix avec vos confrères, les révolutionnaires français. Ainsi donc il est faux de dire : que „ *si la France étoit constitutionnelle, la tranquillité de l'Europe seroit rétablie.* “

Vous osés enfin ajouter même page 17. de votre préface, „ *que de la constitution dépend la sûreté du Monarque, qui remonteroit sur le trône renversé, que c'est là le gage de la paix universelle.* “ — Qui donc a renversé les ires marches du trône, si ce n'est la Constitution ? ce monstre enfanté par la Révolution, laquelle a produit les Jacobins, lesquels ont produits la République, laquelle a consommé contre Dieu, l'humanité, l'ordre politique et social, tous les crimes, dont la Révolution et la Constitution, comme de nouvelles boîtes de Pandore, avoient jeté tous les germes sur la surface de la France.

Achevons votre préface. Vous vous mêlés aussi, comme tous les factieux vos frères, de faire une adresse aux François, vous leur dites, page 30. *„François reprenés tous de „bonne foi le Code de la vraie Philosophie; vo- „tre Monarque sera adoré et puissant, votre No- „blesse redeviendra digne de ses ancêtres, vo- „tre Clergé sera de bon exemple, utile et respecté, „et vous serés la Nation la plus heureuse de „l'Europe.“* — Osez donc répondre à tous ceux, qui ont droit de vous interroger, d'après celui, que vous vous arrogés, de vouloir les instruire.

Depuis 1789. jusqu'au 1er. Septbre 1792. jour de la destruction de votre constitution, par une plus abominable encore, *le Roi étoit il puissant et adoré? la Noblesse constitutionnelle restée en France étoit elle digne de ses ancêtres? enfin le Clergé constitutionnel a-t-il été de bon exemple, utile, et respecté? la Nation a-t-elle été la plus heureuse de l'Europe?* — En vérité, je vous le dis sans humeur, quand vous ne faites pas horreur comme Jacobin, vous faites pitié comme constitutionnel.

Vous dites page 28. „*qu'un état politique peut exister avec un Roi, mais sans Cour ni grands Seigneurs*“. En adoptant que cela soit possible, vous ne pouvez pas au moins dire: *ab actu ad posse valet consecutio*; car depuis Salomon, et même au delà, jusqu'à nos jours l'histoire générale de l'Univers ne peut pas citer un Roi, quelque petit qu'il ait été, sans Cour et sans grands Seigneurs. Au surplus, si les murs de toutes les antichambres, où vous avez fait si souvent votre Cour aux Ministres et aux grands Seigneurs, pouvoient parler, ils déposeroient, que vous n'avez pas toujours pensé ainsi — Vous n'en voulés donc aux grands Seigneurs, que parce que vous ne pouvés plus rien attendre d'eux; n'en voulés vous donc ainsi aux émigrés, que parce que vous êtes sûr d'être à jamais rejeté par eux?

Vous finissés votre préface en disant page 31. toujours en parlant de vous, à la troisième personne : „*On a osé le peindre comme un homme dangereux, parce qu'il a soutenu que le pouvoir souverain réside dans les pen-*

„ples, ainsi que la faculté de faire les Loix, prin-
 „cipe tiré de la Bible et reconnu de tous les Phi-
 „losophes anciens et modernes.“ — Osez donc
 vous même citer un seul passage de la Bible,
 une seule affirmation d'aucun Philosophe, qui
 appuie votre système ! S'il étoit question de
 faire une dissertation à cet égard, je vous prou-
 verois moi, que le contraire de votre propo-
 sition est textuellement dit, soit dans la Bible,
 soit dans tous les ouvrages des anciens Philo-
 sophes ; mais il me suffira dans ce moment-ci
 de vous renvoyer à la lecture de J. J. Rousseau.
 Cet auteur, qui ne doit pas être suspect à
 vous, ni à vos pareils, puisque vous l'avez
 déifié, sans le comprendre, feroit le plus
 grand détracteur de votre constitution, s'il
 venoit au monde. En effet sans vouloir citer
 une multitude de passages de son *Contrat*
social, qui tous condamnent les révolu-
 tionnaires constitutionnels, et qui se trouvent
 rapprochés les uns des autres, dans un livre
 intitulé : *Révolution de France prophétisée* ;
 je me contenterai de vous mettre sous les
 yeux ce que ce Philosophe politique dit dans
 quelques endroits de son *Contrat social*. Il

semble qu'il ait deviné d'avance, que des factieux, comme vous, viendroient faire une révolution en France, lorsqu'il dit : „ *Il n'y a que des usurpateurs et des tyrans, qui choisissent un moment de trouble, pour faire passer leurs loix à la faveur de l'effroi public.* — Si vous ne connoissés pas là le portrait de vos chers constitutionnels de la Ire. assemblée, j'ai tort. — J. J. Rousseau ajoute dans un autre endroit : „ *L'expérience nous apprend, que le peuple dupé par le 1er. factieux, qui entreprend de le tromper, en flattant ses passions, a besoin d'une autorité qui le fixe*“ — et il ajoute encore : „ *le régime démocratique est le pire de tous, du moins pour une grande nation corrompue par le luxe ; les élections populaires, les fréquentes assemblées ne servent alors qu'à développer, qu'à mettre en activité toute la dépravation des hommes ; ce sont autant de foyers de sédition et de discorde. Il n'y a que des novices en politique (comme vous), qui tendent à une perfection chimérique.*“ —

Certainement, si je conviens avec vous, que la grande Nation françoise étoit corrom-

pue par le luxe du tems de l'ancien régime, il faudra que vous conveniés avec la même bonne foi que moi : que les quarante quatre mille Municipalités, les 83 Départemens, la multiplicité innombrable de Districts, de sessions, de clubs, enfin toutes les assemblées et élections populaires, que votre chère révolution a enfantés, et que votre superbe constitution a consacré, comme formant un nouveau code de droit public, „ n'ont servi, et ne serviroient encore, “ si on suivoit votre avis, „ qu'à mettre en activité „ toute la dépravation des hommes, car ce sont „ autant de foyers de sédition et de discorde. “ —

Le même J. J. Rousseau enfin a écrit, au sujet de la polyfinodie, ouvrage sistématique du bon abbé de St. Pierre — „ qu'on juge du „ danger d'émouvoir une fois les masses énormes, qui composent la monarchie françoise; „ qui pourra contenir l'ébranlement donné, ou „ prévoir tous les maux, qu'il peut produire ? „ quand tous les avantages du nouveau plan „ seroient incontestables, quel homme de sens „ oseroit entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, les vieilles maximes, et de donner à

l'état

l'état une autre forme que celle où l'a successivement amené une durée de 1300 ans ? —

Ce passage est-il affés clair, vous condamne-t-il affés formellement, Mr. le Général constitutionnel ! vous et tous les factieux vos pareils ! — Rousseau diroit donc de vous et de vos confrères : que vous n'êtes pas des hommes de sens. —

Au surplus, le bon Rousseau ne parloit que du danger d'émouvoir les masses de la Monarchie françoise, et ces masses sont renversées par cette constitution; il ne parle que d'un ébranlement donné à l'état, et nous nous débattons depuis 4. ans sous ses ruines. Rousseau d'un autre côté, en parlant des loix, dit: „C'est la grande antiquité des loix, qui le, „rend saintes et vénérables; le peuple méprise „bientôt celles qu'il doit changer tous les jours, „et en s'accoutûmant à négliger les anciens „usages, sous prétexte de faire mieux, on in- „troduit souvent de grands maux, pour en cor- „riger de moindres.“ — Aussi le peuple fran- „çois de 1794. a méprisé et a traité d'extra-

vagance (d'après un décret formel de la Convention) la constitution de 1791. qu'il avoit, ainsi que vous, trouvée superbe, d'après des décrets et des adresses de l'Assemblée constituante.

Voulés vous savoir enfin, que J. J. Rousseau, cet éloquent panégyriste de l'égalité des conditions, cet enthousiaste (mais seulement en théorie, remarqués bien ce mot) de la liberté, a dit: „*La liberté est un aliment de bon suc, mais de forte digestion; il faut des estomacs bien sains pour la supporter. Je vis de ces peuples avilis, qui se laissent amener par des ligueurs, osant parler de la liberté, sans même en avoir l'idée, et qui, le coeur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que pour être libres, il suffit d'être mutins. — Fièvre et sainte liberté! si ces pauvres gens pouvoient te connoître, s'ils savoient à quel prix on t'acquière, et l'on te conserve, s'ils sentoient combien tes loix sont plus austères que le joug des tirans, leurs foibles ames te craindroient plus cent fois que la servitude, ils te fueroient avec effroi comme un fardeau prêt à les écraser.*“

D'après ce léger, mais fidèle rapprochement de quelques unes des maximes de ce Rousseau, que vous et les constitutionnels ont déifié, jugés „comme du haut de son Panthéon, où vous l'adorés tous les jours, il juge et condamne tous les constitutionnels.

Ouvrons à présent votre 1^r. volume. En disant du mal de la convention, et du bien de vos plans de campagne, vous dites page 6. „que les décrets de la Convention par leur tyrannie éloignoient la possibilité de réunir à la république françoise les belles provinces de la Belgique“ — Ainsi donc vous ne regrettés que la forme, la tyrannie des décrets de la Convention, et vous êtes fâché, que les belles provinces de la Belgique ne soient pas réunies à la république françoise? — Votre batterie est démasquée, Général, par cette seule phrase, d'autant plus que vous convenés page 27. que „c'est vous même qui avés fait déclarer, comme Ministre des affaires étrangères, une guerre contre l'Empereur, laquelle vous avés ensuite conduite glorieusement comme général“ — Et vous osés dire dans un au-

tre endroit : que l'Empéreur vous a les plus grandes obligations , sous le prétexte que votre politique , qui vous inspiroit dès lors le besoin de vous ménager un jour sa protection , vous a dicté d'essayer d'empêcher quelques pillages dans le Belgique — Et vous osés réclamer aujourd'hui la puissante protection de l'Empéreur, vous , qui page 225. de votre second volume vous vantés *„d'avoir été franchement l'ennemi des puissances, soit comme Ministre, soit comme Général? —* “ Mais avant d'ouvrir ce second volume , que vois-je, grand Dieu ! comment après avoir eu l'impudence d'écrire de sang froid la page 49. de votre premier volume , vous êtes étonné de ne trouver hospitalité nulle part ? quel est au contraire le gouffre , où tout bon François ne devrait pas aller vous chercher pour vous exterminer , et dont tout Cosmopolite , honnête homme , ne devrait pas (en attendant) vous chasser — *cum gladio et fustibus!* — Vous osés dire dans cette page 49. *„que la Famille royale vous doit „une éternelle reconnoissance; que vous voudriez „élever une colonne, comme aux vainqueurs*

„de Marathon, à 310. membres de la Convention. — Vous auriez donc été de leur avis toujours, lors du procès du Roi. Mais vous oubliez donc 1°. que vous même avez dit aux sieurs Prouilly et du Buiffon, Commissaires de la Convention au mois d'Avril 1793. „qu'il faut faire une insurrection dernière pour „opérer la dispersion, totale des 745. régicides „de la convention.“ Ainsi donc, vous vouliez alors, dans vos premiers accès de fureurs politiques, et ayant alors le projet de passer à l'armée du Prince de Cobourg, vous vouliez, dis-je, disperser alors, et détruire les 310. membres de la Convention, à qui une nouvelle politique plus raffinée, et envieuse d'avoir de nouveaux partisans aujourd'hui, vous dicte de vouloir élever une Colonne comme aux vainqueurs de Marathon — Vous oubliez ensuite, que dans le fait exact, les 310. membres de la Convention ont voté unanimement, avec les autres scélérats leurs confrères, pour „détrôner le Roi le 21. Septbre. „1792. déclarer ensuite la Roiauté abolie en „France, et décréter, que la France étoit une „République — “ Vous oubliez ensuite, que ces

mêmes 310. membres ont unanimement et sans réclamation, *osé mettre en jugement leur Roi et s'ériger eux mêmes ses juges* — Vous oubliés, qu'ils ont aussi unanimement et sans aucune réclamation déclaré *leur Roi coupable de haute trahison* — Hélas! c'est ce premier jugement qui a dressé l'échafaud, sur lequel devoit périr infailliblement celui de tous les Princes, qui méritoit le moins d'être regardé comme un tyran. — Vous oubliés donc, qu'il n'y a d'autre différence entre vos trois cents dix protégés et les autres scélérats, que vous appellés vos ennemis, si non que les derniers ont été plus conséquens, lorsqu'ils ont envoyé le Roi à l'échafaud sur le champ; car d'après *l'avis de premiers et le jugement unanime de la Convention* qui déclaroit le Roi coupable de haute trahison, le second jugement étoit indispensable. Vous oubliés enfin, que ceux dont vous faites l'éloge, à qui vous voudriés élever une colonne, comme aux vainqueurs de Marathon, à qui vous dites que la Famille royale doit une éternelle reconnaissance (quel blaspème!) ont été d'avis, les uns d'un bannisse-

ment perpétuel , les autres d'une détention étroite en prison jusqu'à la paix , quelques uns de la peine des fers , et quelques uns , e n affés grand nombre , à la mort , mais avec un sursis à l'exécution jusque l'appel au Peuple , et cela , je le repète , après avoir été „*tous d'avis unanime : que leur Roi étoit coupable de haute trahison.*“ — Ce premier jugement unanime rendu par vos vainqueurs de Marathon , les juge et déclare eux mêmes coupables de haute trahison , et doit un jour envoyer au supplice ceux , qui pourroient échapper à la guillotine de leurs autres confrères encore plus scélérats qu'eux. —

Je devrois sans doute finir ici toute espèce de réponse à votre Mémoire , et vous dire comme au commencement de ma lettre : *Vade retro , ex ore tuo te judica.* — Mais il faut achever ma pénible tâche. — Voyons la prophétie , que vous faites page 74. „*Les monstres* (dites vous , en parlant de vos anciens confrères , les Jacobins) „*ont tué Louis XVI. mais ils ont rétabli le Roi , ils en auront un , quelque'il soit , et cette même Nation*

„versatile livrera ou massacrera elle même
 „ces juges iniques. En passant d'une extrémité
 „à l'autre, elle adoptera de nouveaux Rois;
 „tout ce qui a été fait de raisonnable pendant
 „trois ans, sera perdu pour la liberté, et la
 „France présentera une Monarchie couverte
 „de honte et de crime, ruinée et demembrée,
 „dans laquelle le plus dur despotisme com-
 „battrà la destructive anarchie, longtems
 „avant de faire régner les loix, qui ne seront
 „pas alors dictées par le Peuple.“

Oui sans doute, les loix ne seront jamais
 dictées par le Peuple, et cela pour son pro-
 pre bonheur. L'expérience a fait voir dans
 tout l'Univers, que presque jamais il n'en a
 dicté dans aucun pays, et que le peu d'oc-
 casions où il a essayé d'en dicter, ont causé
 sa ruine, la perte de sa tranquillité et même
 de sa liberté bien entendue.

Passons à votre page 122. „Le Roi d'E-
 „spagne (dites vous) fit remettre à la Conven-
 „tion une adresse par son Conseil, par laquelle
 „adresse il s'engagoit de rester neutre, si on

„vouloit sauver la vie de l'infortuné Louis. —“
 Mais vous, qui êtes plus au fait qu'un autre
 de la vérité, pourquoi dites vous le con-
 traire de ce que vous scavés? pourquoi avoir
 la mauvaïse foi de rendre un compte infidèle
 de ce qui s'est passé au moment où le rési-
 dent d'Espagne, craignant pour les jours du
 Roi, *crût pouvoir et devoir prendre sur lui de*
déclarer à la Convention, que si elle vou-
loit sauver la vie du Roi, sa Cour resteroit
neutre; mais vous le scavés, jamais le Roi
d'Espagne n'a eu la bassesse d'envoyer une
adresse à la Convention nationale, que ni
lui, ni aucune Puissance n'ont jamais recon-
nue. La preuve de ce que je dis, et vous
le scavés encore, se trouve dans les archives
de la Convention, au procès verbal de ce
jour, où il fut expressement remarqué et
convenu, qu'il falloit passer à l'ordre du
jour, sur la représentation du Conseil d'E-
spagne, parce qu'il ne parloit „qu'en son nom,
et n'étoit point autorisé par sa cour —“ mais
 je vais vous dire, moi, et apprendre à nos
 lecteurs communs, pourquoi vous rendés ce
 compte infidèle; c'est pour avoir occasion

d'ajouter tout de suite , très méchamment et très indécemment, la phrase suivante — *„cette démarche fait honneur au Monarque Espagnol, pourquoi les Princes françois n'en ont ils pas fait autant ? —“*

Apprenés, mauvais françois que vous êtes, pourquoi les Bourbons émigrés, ces Princes vraiment françois & dignes de ce nom, autrefois si respecté et si respectable, n'ont pas fait, ce que vous leur reprochés de n'avoir pas fait. —

10. Leur démarche n'auroit servi de rien; ils se feroient deshonorés *gratuitement* à leurs yeux et aux yeux des Nobles émigrés, ainsi qu'à ceux des Puissances belligérantes, enfin à ceux de la posterité; le sort du Roi étoit décidé par l'avis unanime de la Convention, y compris vos 310. protégés, qui déclaroit le Souverain coupable de haute trahison. —

20. Les Princes françois auroient pu sans doute et auroient voulu chacun d'eux sacrifier leur vie, pour sauver celle de leur Roi,

frère ou cousin — mais pouvoient ils ? devoient ils sacrifier la vie politique de l'état, la *Royauté*, la *Monarchie*, pour sauver la vie physique de l'infortuné Louis ? pouvoient ils, devoient ils, quand même ils auroient été sûrs de réussir, consentir à connoître la république de France, et par conséquent le bouleversement de la Monarchie, même pour sauver la vie du Roi ? Non, sans doute, je ne craindrai pas de soutenir ma proposition, même devant mon ancien Souverain, s'il revenoit au monde, par la raison, que je suis royaliste.

En effet, s'il est vrai de dire, comme j'en suis convaincu, que la Royauté n'appartenoit pas au Roi en propriété ; si d'après les loix constitutives et antiques de la Monarchie, il ne pouvoit pas en disposer en faveur d'un autre Prince, que l'héritier présomptif de la couronne ; s'il ne pouvoit pas non plus la demembrer en l'avilissant, et la rendant impuissante ; si cette Royauté ne devoit pas enfin être regardée par le Roi lui même, uniquement comme un dépôt, comme un usu-

fruit, qu'il devoit remettre à ceux de son sang dans toute sa pureté, à plus forte raison les Princes du sang françois, grevés de cette „*substitution antiquement, et perpétuellement royale, n'avoient pas le droit, le pouvoir, l'autorité de la démembrer, en reconnoissant la république des factieux, même pour sauver la vie du Monarque.* — “

Cette substitution appartient au corps moral et politique de l'état, aux trois ordres, qui l'ont toujours composé, et toute reconnaissance, même volontaire & libre, soit de la part du Roi lui même, soit de la part des Princes du sang françois, d'une République, seroit nulle de toute nullité; chaque François collectivement, ou individuellement auroit été en droit de protester par sa signature, & ensuite par son épée, contre une pareille félonie à l'ancienne Constitution monarchique.

Voilà pourquoi les Princes françois, tout en versant des larmes de sang sur le sort de leur infortuné Souverain, sont restés dans le silence, ils n'ont eu, et ne doivent encore avoir confiance que dans la bonté et la justice

divine, 'dans le secours de leurs généreux Alliés, dans le devouement des Nobles émigrés, vraiment royalistes, qui les entourent, enfin dans le retour à la raison & à l'ordre, et au bonheur bien entendu du Peuple françois, si cruellement *démagogué* par vous & vos pareils depuis 1789. —

Enfin vous finissés votre premier volume par dire page 147. *» que la Constitution (que vous aimés tant) » étoit imparfaite, mais fort » belle, que tous les Peuples de la terre l'ont » admirée et ensuite enviée.* Il ne vous manquoit plus que d'avoir la folie d'Anacharsis Clooz, ce jacobin si guillotnable, & qui a été enfin guillotiné; mais à cet égard, je crois que vous n'avez pas plus *consulté* tous les Peuples de la terre, pour savoir s'ils ont admiré & ensuite *envié* cette Constitution, que vous n'aviés *consulté* les émigrés, que vous avez dit plus haut avoir rencontré par tout si déraisonnables & si acharnés contre vous; en effet, si vous faites jamais une nouvelle édition de vos Mémoires, je vous somme, ou plutôt je vous *défie* de nom-

mer un seul vrai Royaliste que vous ayés rapproché.

Quant à votre second volume — l'amour propre, l'orgueil & la forfanterie l'ont dicté alternativement; je n'ai pas envie de vous suivre dans vos plans de campagne, ni vos marches militaires. Comparés vous tantôt à Fabius & tantôt à César, comme vous faites perpétuellement, peu nous importe, chaque sot a son orgueil, & chaque orgueilleux a sa folie; mais je m'attendois en ouvrant ce second volume, que vous auriez rendu un service signalé à la Nation françoise, à tous les Peuples, à l'histoire, à la postérité, en dévoilant les mystères d'iniquités des Jacobins, dont vous étiez mieux instruit qu'un autre, soit dans le tems que vous y avés coo-peré, soit dans celui, où votre politique vous a dicté de les abjurer. Alors vos Mémoires auroient été vraiment curieux, intéressans, utiles même, nous aurions fû la vérité sur les journées de 14. Juillet 1789. 5. Octobre 1789. 21. Juin 1791. 12. Août, & 2. Septembre 1792. enfin sur l'époque.

où Mr. le Duc de Brunswik a ordonné sa retraite inopinée de Champagne. —

Au surplus ouvrons donc, puisqu'il le faut, ce second volume — vous vous vantés à la page 2. *„d'avoir sauvé, en Champagne, la France (alors républicaine) et de l'avoir illustrée dans les plaines de la Belgique. —“*

A cet égard tous les régicides républicains vous ont rendu ces deux hommages, contentés vous en; mais n'en exigés pas de la part des émigrés, ni de la saine partie de la Nation. —

Vous dites page 21. que *„vous promettés de bien servir votre patrie, si jamais elle a un Roi constitutionnel,“* & ensuite vous dites à ce sujet, page 237. après avoir bien prononcé tous vos principes constitutionnels, que *„vous préférerez la vie errante, la proscription, la misère, l'exil, à votre rétablissement dans votre patrie, s'il doit être racheté par le sacrifice de vos principes.“* —

Ainsi donc, après avoir prononcé vous même votre jugement dans tous les articles, que je vous ai remis sous les yeux dans le corps de ma lettre, vous prononcés par celui-ci le genre de votre condamnation. Soyés donc errant, proscrit ! il est vrai, que vous ne serés pas dans la misère (grace à votre prudence révolutionnaire) il n'est pas un seul bon françois, qui aille vous troubler dans le local, que vous aurés choisi & où quelque gouvernement bien indulgent voudra vous souffrir ; mais ne revenés jamais en France, nous comptons sur votre parole — si non, nous vous donnons la notre, de ne pas vous y recevoir.

Vous dites page 226. de ce second volume „que la révolution si nécessaire auroit „été consommée sans crime, si les suggestions „étrangères, et l'appui donné aux émigrés, n'a- „voient pas irrité une nation aussi impétueuse.

Ah, Jacobin, indigne même de l'être, car vous n'en avés pas même la scélératesse, (s'il est permis de parler ainsi) je veux bien jeter pour un instant le voile,
sans

sans jamais l'oublier, sur la journée du 24. Janvier 1793. & celles qui l'ont suivi, parceque vous avés l'air d'abjurer tous les crimes commis depuis la mort du Roi; mais vous ne regardés donc pas comme crime les journées du 14. Juillet et 5. Octobre 1789. celle de la glacière d'Avignon, celles où tous les chateaux ont été pillés, incendiés, celles où tant de victimes ont été massacrées en 1789. 1790. 1791. 1792. celles, où plus d'un million d'hommes a péri en Amérique par l'instigation de Brissot, votre ami & l'ami des noires, celle de l'arrestation du Roi à Varennes, celle des Thuilleries du 21. Juin, celles du 10. Août & 2. Septembre 1792. & tant d'autres que cette Révolution (dites vous, si nécessaire) a nécessairement occasionné, pour former & consolider ensuite votre chère Constitution, que vous appellés tantot si belle & tantot si imparfaite, ainsi que je viens de vous le rappeler. Certainement, aux premières époques de tous ces crimes horribles, les Puissances n'avoient pas encore donné *aucun appui aux émigrés.* —

Vous dites page 247. — „ *J'ai prévu,*
„ *que le Veto seroit inutile au Roi, et au-*

„ roit occasionné sa perte, voilà pourquoi je
 „ m'y suis opposé autant que je l'ai pu. “

Est-ce encore une obligation, que la Famille royale doit avoir contractée vis-à-vis de vous ?

Enfin, après avoir outrageusement et injustement reproché aux Princes françois, page 122. de votre premier volume, de n'avoir pas envoyé une adresse à la Convention pour déclarer, qu'ils seroient neutres, si on vouloit sauver la vie au Roi, vous osés encore revenir contre eux à la page 247. de votre second volume, en disant, que „ la
 „ fuite des Princes avoit fait bien du tort
 „ au Roi. “ —

Apprenés donc, (mais vous le savés aussi bien que moi & voilà en quoi vous êtes plus coupable), que c'est non seulement par la permission du Roi, mais par l'ordre exprès de S. M. que Mgr. le Comte d'Artois & les vrais Bourbons ont émigrés; apprenés qu'à cette époque du 17. Juillet 1789. le Roi leur dit en propres termes : „ allés, je
 „ ne tarderai pas à vous rejoindre, “ & convenés, si vous êtes de bonne foi, qu'ils auroient été tous massacrés, & le Roi avec

eux, s'ils fussent restés; qu'enfin, si la triste vie de l'infortuné Monarque a été prolongée par vos confrères, les premiers révolutionnaires, Louis XVI. ne l'a due, qu'à leur politique *d'alors*, qui, dans ces époques, leur dictoit de ne pas commettre inutilement cet assassinat. —

Il résulte de tout votre Mémoire, que vous n'êtes qu'un égoïste ambitieux, intrigant, tout à la fois pétri d'orgueil & rempli d'hypocrisie, un caméléon politique, qui après avoir été vaincu dans la Belgique, craignant les reproches & la punition de vos supérieurs, les membres de la Convention, dont vous aviez été l'esclave dans sa naissance, sentant que votre crédit révolutionnaire étoit perdu, voyant que votre existence constitutionnelle étoit anéantie, vous avez voulu, à vous seul, jouer un grand rôle, vous avez crû un instant pouvoir imiter Cromwel, après vous être servi de la Convention nationale, comme l'usurpateur anglois s'étoit servi du long Parlement d'Angleterre — enfin après avoir été battu par le Prince de Cobourg, vous avez *essayé* de conquérir l'estime & l'atta-

chement des troupes de ligne de l'armée républicaine, et quand vous avez crû en être bien sûr, vous avez fait, à vous seul, une sainte insurrection, (pour me servir des termes de votre ami la Fayette) vous avez foulé aux pieds le masque de votre popularité républicaine, vous avez compté, comme font tous les orgueilleux, *trop facilement* sur l'ascendant que vous croyiez avoir dans votre armée; mais malgré votre or et vos belles proclamations, vous n'avez pû en attirer à vous qu'une portion infiniment petite. Alors voyant, qu'il ne vous restoit d'autre partie qu'une fuite précipité, vous vous êtes banni de votre armée rebelle, vous avez quitté vos forges révolutionnaires, pour vous abandonner à la merci de vos généreux ennemis, de l'hospitalité desquels vous ne devriez pas assurément vous plaindre, comme vous faites, puisque dans le commencement leur bonté à fait taire leur justice, et que vous avez été fêté, secouru. Il est vrai que depuis, par votre conduite, vos propos & votre système toujours révolutionnairement constitutionnel, vous vous êtes attiré leur anim-

adversion, ils vous ont abandonné à votre mauvais fort, alors vous avés crû, par politique, devoir pouffer des hurlemens antijacobins contre vos anciens maîtres & amis, dans les accès de votre rage ambitieuse, et vous avés crû, ou voulu vous faire croire que vous êtes un bon françois, un ami de la Royauté, un homme à qui la Famille royale, l'Empéreur, toutes les Puissances doivent avoir la plus grande obligation, et vous osés même vous plaindre des Nobles émigrés, qui se sont contentés froidement de ne pas vous rechercher. Encore une fois — *vade retro.* —

Il ne reste plus qu'à parler de la distribution, que vous faites des émigrés en trois Classes. —

„ La première Classe, dites vous page 228. de votre second volume, „ dont les Princes „ de la Maison de Bourbon sont les chefs, „ est composée de l'ancienne Cour, des grands „ Ecclésiastiques, des Parlemens, de la haute „ Finance; ils ont entraîné par jéduction & „ par l'excès des Jacobins la petite No- „ blesse, pour se donner une force militaire. „ Cette classe est purement royaliste, elle

„ soutient et désire la Monarchie absolue ou
„ le despotisme, elle regrette les anciennes
„ institutions et leurs abus. “ —

Cette définition est assez exacte, quoique dans le fait il y ait très peu de l'ancienne Cour, et personne au contraire de la Finance, et que d'un autre côté elle soit en grande partie composée de la bonne Noblesse de Province ; mais n'importe, nous l'adoptons volontiers, en supprimant, comme de raison, les mots — *séduction, despotisme abus.* — Aucun Noble ancien ou nouveau, aucun Rôtureur (car nous nous faisons gloire d'en avoir beaucoup, qui nous dédommagent de la félonie de ceux, qui comme vous, ont oublié leurs devoirs) n'a pas été entraîné par *séduction*, mais par honneur, religion, amour de l'ordre, de la paix, de la vraie liberté et par conséquent de la Monarchie. Aucun ne désire le *despotisme* d'un Roi, quoiqu'il le préférât de beaucoup au despotisme de votre *Sénat permanent & constitutionnel*, auquel vous êtes si fort acharné. — Aucun ne désire les anciens *abus* du Gouvernement, tous au contraire en veulent la destruction jusque

dans la racine; hélas! ils pensent tous, ainsi que le feu Roi pensoit le 23. Juin 1789. et ainsi que pensoient au mois de Janvier même année 1789. tous les vrais présentans de la Nation lors de la composition des baillages. —

Si vous et les anciens factieux constitutionnels de 1789. & années suivantes, aviez eu le bon esprit, la loyauté, de vouloir réellement le bonheur du Peuple, vous auriez béni cette bienfaisante déclaration du 23. Juin 1789. ce dernier effort vraiment libre de l'amour royal, ce dernier sacrifice de la tendresse paternelle pour des enfans rebelles, & vous ne seriez pas au contraire contrevenu *formellement* par votre maudite Constitution à tous les vœux *unanimes* de la Nation, consignés dans les Cahiers des baillages. — Lisés à cet égard, ou plutôt je prie mon Lecteur, (car pour vous, qui me paroissez être dans l'impénitence finale, il n'est pas de ressource) de vouloir bien lire la comparaison, que j'ai faite, à la page 191. du premier volume de la Révolution prophétisée, des Cahiers des baillages avec les décrets de l'Assemblée con-

stituante. — Ce rapprochement est très curieux, & demontre, au premier coup d'oeil, l'usurpation, tout à la fois, ainsi que l'abus des pouvoirs que l'Assemblée constituante, votre divinité protectrice, avoit fait, contre la volonté vraiment souveraine d'une Nation, *alors libre, éclairée, honnête, & légalement convoquée par le Roi.*

„ *La seconde Classe, dites vous, dont la*
 „ *Fayette est le Chef apparent, est composée*
 „ *de Monarchistes constitutionnels, qui dési-*
 „ *rent une grande réformation ou plutôt une*
 „ *renovation totale dans les principes & for-*
 „ *mes du Gouvernement, la plupart ayant*
 „ *travaillé dans la première Assemblée natio-*
 „ *nale au grand oeuvre de la Constitution;*
 „ *auteurs ou victimes des cabales parisien-*
 „ *nes, mais surtout de la fureur de la secte*
 „ *des Jacobins, payant bien cher la propa-*
 „ *gation des principes qu'ils ont établis sans*
 „ *modification, (liberté & égalité) qui ado-*
 „ *ptés dans un sens matériel, et poussés à*
 „ *l'excès, ont amené la subversion de tous*
 „ *les états & l'anarchie.* “ —

Pour la première fois je suis de votre avis, j'adopte en entier cette définition, et par

conséquent je condamne ceux qui sont définis; je puis donc ajouter encore une fois, Mr. le Général constitutionnel, *ex ore tuo te judica*, vous, qui de votre aveu, ainsi que tous vos constitutionnels, *avés ammené la subversion de tous les états et l'anarchie, par la propagation de vos principes.*

„La troisième, dites vous, „ qui n'est divisée
 „ de la seconde, que par une nuance, qui
 „ tient à l'époque de sa sortie, est composée de
 „ militaires, qui ont suivi le Général Dumas, et de tous les Nobles privés de
 „ toute fonction publique à cette occasion, qui
 „ ont pu s'échapper de France. “

Je connoissois bien les deux premières Classes, mais en conscience, cette troisième n'est inventée, créée que par votre orgueil; où existe-t-elle? elle forme tout au plus dans la ville de Constance une centaine de personnes (car je ne crois pas qu'il existe un seul de cette prétendue Classe dans le reste de l'Univers) ainsi donc vous avés voulu vous annoncer comme chef d'un petit parti; mais à coup sûr, cette troisième Classe ne sera jamais augmentée par aucun Noble émigré, elle pourra peut être grossir par l'arrivée de

quelques anciens Jacobins comme vous, qui s'échapperont de la guillotine de vos ennemis actuels, les Jacobins permanens, conséquens au moins dans leurs détestables principes. —

Vous ajoutés ; „ *Cette Classe comprend*
 „ *aussi les membres de la Convention Natio-*
 „ *nale, qui ont eu le courage de voter pour*
 „ *le salut de Louis XVI.* “ — Je m'arrête à ce mot ; vous vous rappelés ma définition je crois sans réplique, sur la conduite de ces 310. membres foncièrement régicides, que vous honorés au point de les comparer aux vainqueurs de Marathon ; de laquelle conduite il résulte qu'ils ont été bien loin de s'intéresser au salut de Louis XVI.
 „ *puisqu'ils l'ont tous mis en jugement,*
 „ *ensuite déclaré unanimement coupable de*
 „ *la haute trahison &c.* “

Au surplus, comprenés tant qu'il vous plaira dans cette 3^{me} Classe, dont vous vous faites le chef, ceux que vous venés de nommer, alors le petit nombre de vos sectateurs sera un peu augmenté et personne ne vous l'enviera ; mais n'oubliez donc pas, que de ces 310. membres de la Convention,

que vous avés tant célébrés, plus de cent vingt ont déjà été guillotinéés par leurs propres confrères, et que la grande partie à encore les honneurs de la séance dans la Convention, et est assés ingrate pour vous appeler trâitre; ainsi je doute, que la nouvelle armée des vainqueurs de Marathon, dont vous voulés être le chef, s'augmente beaucoup. —

Quant au conseil, que votre impudent orgueil vous dicte de donner aux émigrés, apprenés qu'ils n'en ont pas besoin; l'honneur, la religion leur suffisent, et si quelques uns d'eux s'égaroient, ils n'ont qu'à se rallier à la cocarde blanche que portent les vrais Bourbons, comme leurs dignes ancêtres se rallioient autour du panache blanc d'Henri IV. alors tout feroit dit. Dans tous les cas, ils vous donnent tous rendésvous, ainsi qu'à votre petite armée et à tous vos confrères les révolutionnaires constitutionels, dans les plaines d'Ivry.

Au surplus, et c'est par où je finis, vous qui savés si bien calculer vos intérêts, apprenés à calculer un peu mieux ceux de votre Nation. Vous dites page. 234. » *Vingt*

„ millions d'hommes chérissent la Constitution,
„ et cette grande majorité s'élève contre cent
„ mille , ce sont ces cent mille qui peuvent
„ être appelés rebelles. “ D'abord je vous
renvoie, pour ne pas me répéter, à la lec-
ture de la note, qui est dans cette Lettre
au sujet du mot: *saine partie de la Nation*,
et je me contenterai ici de vous dire seu-
lement, que la proposition inverse à la votre
seroit peut-être plus vraie; en deux mots
forcés bien convaincu, que tous les pro-
priétaires quelconques de rentes, ou
de terres, grands ou petits, nobles ou
rôtiérs, ensuite tous les commercans,
négocians, fabricans, et même tous les
marchands et artisans sont bien las de votre
chère constitution, quelle est appréciée à
sa juste valeur par tous les amis de la paix,
de l'ordre, de la vraie liberté, et que tout
ce qu'a produit la révolution leur est odieux,
par la raison que l'intérêt a toujours été le
mobile des hommes, et qu'une longue ex-
périence leur a démontré à tous, que pour
le bonheur de tous, l'ancien régime, avec
la correction des abus, est le seul, et uni-
que remède; tous enfin pensent comme le

fameux Tacite, „ *Non aliud discordantis*
 „ *patriae remedium, quam ut ab uno regere-*
 „ *tur. Quand la patrie est en danger, elle*
 „ *n'a pas d'autres ressources que de se*
 „ *jetter entre les bras d'un seul, pour*
 „ *être régénérée et conduite.* “ Oui, voilà
 ce que pensoit le républicain Tacite
 lui même, voilà ce que pensent à plus
 forte raison, les Royalistes émigrés, voilà
 pourquoi nous voulons le Gouverne-
 ment d'un *seul*, et non pas celui d'un
 Sénat permanent et destructif de la Monar-
 chie, tel que votre Constitution l'ordonne.

Adieu, foyés sans remords (si vous le
 pouvés) de toute votre conduite passée,
 c'est un moyen, (dit on) d'être *temporelle-*
ment heureux pour *quelque tems*.

N o t e.

Après vous avoir remis sous les yeux vos
 propres paroles, et les grandes vérités
 de J. J. Rousseau, dont le rapprochement
 vous condamne également, vous et tous
 vos pareils, les premiers révolutionnaires
 constitutionnels, voyons ce que l'un des vô-
 tres, Target, à imprimé au mois de Jan-
 vier 1789. — „ Peuples, qui êtes bien, ne
 „ changés jamais, pour être mieux, c'est à
 „ vous que tout mouvement seroit funeste ;

„ votre immobilité est un garant précieux
„ de la durée de votre état, elle affer-
„ mit par l'habitude les fondemens de vo-
„ tre bonheur; vous perdriés, en cher-
„ chant d'autres avantages, le repos de
„ l'esprit. L'inquiétude, qui accompagne
„ les révolutions, même salutaires, finiroit,
„ en agitant vos idées, en multipliant vos
„ essais, par vous apporter ou des mal-
„ heurs réels, ou des biens pernicioeux, dont
„ vous ne sentiriés les atteintes, que lors-
„ qu'il ne feroit plus possible de vous en
„ garantir. —

„ Peuples infortunés! changés avec la
„ précaution de la prudence; que tous vos
„ mouvemens soient *doux, insensibles, suc-*
„ *cessifs*, ne faites point de *tentatives*, qui
„ soient irréparables, rien qui attaque les
„ principes de votre Gouvernement; servés
„ vous des élémens de la Constitution qui
„ vous afflige, (ce scélérat convenoit donc
„ qu'il y avoit avant 1789. une Constitution
„ en France, 1^{re} vérité, tout ce qu'il vient
„ de dire ne renferme-t-il pas la critique
„ la plus amère de cette Constitution des
„ 1791. que vous et lui aimés tant ? 2^e.
„ vérité) „ que rien ne soit *brusque, hardi,*
„ *impétueux dans vos mouvemens, réparés*
„ *au lieu de démolir, corrigés au lieu de*
„ *détruire* — Il y a dans le *mal même*,
„ lorsqu'il est l'ouvrage du *tems*, une sorte
„ d'harmonie, qui soutient l'édifice, et
„ qui ne se trouve pas dans le *bien*, lors-
„ qu'il est *subitement* l'ouvrage des hom-
„ mes. Les nouvelles opérations ne sont
„ bonnes qu'autant qu'elles sont placées

„ en quelque sorte à côté de l'ancienne
 „ Constitution, et qu'agissant par degré,
 „ moins sur elles que sur les esprits, elles
 „ lui portent, à la longue, une perfection
 „ lente, qu'on ne peut assigner à aucune
 „ époque, qu'on n'opère pas, mais qui se
 „ trouve opérée, sans qu'on s'en apper-
 „ coive. “ —

Voilà sans doute de grandes et lumineuses vérités, sâvés vous en quoi ? en ce qu'elles critiquent, et condamnent irrésistiblement votre chère constitution perturbatrice et destructive de l'antique Constitution françoise ? —

Quel est le Noble, le Magistrat, le vrai François, qui ne pense pas ce que le scélérat Target, votre confrère constitutionel, à imprimé en Janvier 1789 ? Quant à moi, émigré depuis 5. ans, royaliste jusqu'au fond de l'ame, j'aurois signé de mon sang, à cette époque, sans en changer un seul mot, la profession de foi de ce vénimeux caméléon, de cet avocat constituant, qui a eu la cruauté, la bassesse et l'ingratitude de refuser à l'infortuné Louis XVI. l'honneur, que son Roi lui avoit fait de le choisir pour son défenseur. —

Il est une autre remarque bien singulière à faire. On vient de voir ce que Target écrivoit immédiatement avant la Révolution, voyons ce que Roberspierre vient de dire à la convention le 30. Mars 1794. lisez le Moniteur —

„ Il n'est pas de faction, qui puisse exister, sans
 „ l'appui de la tyrannie, toutes les factions se
 „ disputent avec acharnement cette ressource,

„et lorsqu'on les voit se combattre mutuelle-
„ment, on est sûr, que ce n'est pas pour le bien
„public, qu'elles se battent, mais pour parta-
„ger les dépouilles du peuple — ce n'est pas
„assez d'en écraser une, il faut les écraser tou-
„tes.“ —

Ainsi donc après avoir rapproché ce qu'a
dit Target en 1789. et Robespierre en 1794.
que l'on peut regarder, comme étant tous les
deux l'alpha et l'omega de la Révolution,
on doit sans doute s'écrier: Il est donc vrai,
que cette divinité de toutes les Religions,
cet organe de la véritable, ce 1er. don de
la sagesse éternelle, la *vérité*, a voulu elle
même sortir de la bouche impure de ces deux
mopstres; pour devenir un jour le témoin
irréprochable, l'accusateur sévère, le juge
impartial de ces horribles factieux, et de
tous leurs infâmes complices, les premiers
révolutionnaires, les fameux et trop fameux
constitutionnels de 1791. plus coupables
peut être que les Jacobins de 1792. que les
régicides de 1793. que les républicains de
1794. par la raison, que les *causes* sont tou-
jours plus criminelles, que les *effets* ne sont
repréhensibles

A bon entendeur salut.

111 155